

## QUELQUES SOUVENIRS

### DES TEXTES DE Max AMADO

Notre ami Max Amado a publié "Quelques Souvenirs d'enfance comtadine".

(Editions Rosa Bonheur, 8 rue Rosa Bonheur, 75015 PARIS Tel : 01 43 06 57 66).

Avec l'autorisation de l'Auteur, nous donnons ci-dessous quelques extraits, non dénués d'humour bienveillant, qui seront certainement très évocateurs pour de nombreux "comtadins" aixois ou carpentrassiens.

Les sous-titres sont le fait de la Rédaction

### I Les TANTES

"Qu'elles aient été proches ou plus lointaines, les Tantes ont peuplé ma galaxie familiale enfantine.

En fait, ces dames "d'âge" - et, parfois, mais rarement leurs maris - donc "Oncles" par destination - étaient de la génération de ma grand-mère, c'est-à-dire, très, très vieilles pour mes frères et moi, alors qu'à mon stade actuel, je les considérerais comme des fringantes contemporaines et, pour certaines, des jeunesses.

Mais il faut dire que leur accoutrement austère (noir, violet, une pointe de blanc), leurs cheveux blancs et leurs voilettes noires les classaient hors du temps.

Bien sûr, je ne puis, à cet égard, que faire état de mes souvenirs personnels d'enfance sous l'optique qui était alors la mienne.

Que leurs descendants, lorsque les intéressées en eurent, veuillent bien excuser ce qui provient de cette optique en ce qu'elle a de global, d'imprécis et, certainement, d'erreur dans son schématisation d'enfance.

D'autant plus que, faute de photographies, les visages de certaines d'entre elles se superposent, dans ma mémoire, un peu comme un portrait composite.

Il est vrai que, pour la plupart, leur silhouette était petite et menue, telle celle de ma grand-mère et, plus tard, de ma mère, pour constituer une sorte de typologie des vieilles dames comtadines."

## II LE PERE BEDARRIDE

Il faut dire que le "Père BEDARRIDE", Bienvenu, disposait de moyens modestes : il était dessinateur de broderies, concepteur mais non exécuteur et il travaillait sur commandes.

Une histoire anecdotique mérite à cet égard, d'être rapportée :

Bienvenu travaillait pour de nombreux couvents d'Aix et, lorsqu'il avait à présenter ses créations, (décorations de chapelles, de vêtements sacerdotaux...), il avait inévitablement à faire à des religieuses avec lesquelles, couramment, s'instaurait le dialogue suivant :

"Vous êtes dans l'erreur", M. BEDARRIDE, "il faut faire votre salut"...

"Mais, ma soeur", répondait-il, "c'est vous qui vivez dans l'erreur, faites attention!"

"Au moins, laissez-nous faire un signe de croix sur vous"...

"Oui, mais alors à moi : Schéma Israël"...

Et l'histoire dit que les soeurs, se voilant la face, fuyaient comme une volée de moineaux pour ne pas en entendre plus.

Tout cela, semble-t-il, ne nuisait pas aux bons rapports de la clientèle.

## III TANTE PRECILE

Chaque année, à l'approche de Pessah, Tante Précile veillait à préparer les brassados - Mais déjà, le temps était passé d'une préparation aussi pléthorique par les bonnes dames à leur fourneau.

Elle se rendait donc annuellement et rituellement chez Béchard, le pâtissier (qui n'était certes qu'un petit artisan choyant sa clientèle) et elle lui intimait l'ordre de nettoyer son four avant d'exécuter sa commande.

Méfiant envers les diligences exercées à cet effet, elle y retournait juste avant l'enfournement des précieux biscuits et :

"-Béchard, ouvre ton four!..."

"-Tout de suite, Madame Carcassonne."

Et, après avoir examiné attentivement et scrupuleusement l'objet concerné :

“Bécharde, tu as laissé ces miettes, au fond, à gauche!... Enlève-moi ça!”

Et Bécharde de s’exécuter immédiatement et ponctuellement (Ô Tempora, Ô Mores!...)

#### IV TANTE BLANCHE

Nous habitons au 1 Cours d’Orbitelle, une ancienne et grande bastide entourée d’un jardin dont l’entrée Cours d’Orbitelle, s’ouvrait sur une allée conduisant à la maison et traversant, de part et d’autre, le jardin.

Tante Blanche, s’étant fait ouvrir, abordait donc cette allée et, comme la saison s’y prêtait, ma mère, ma grand-mère, installées au jardin, allaient à sa rencontre.

Comme à l’habitude, mes frères et moi qui jouions plus loin, tentâmes aussitôt de nous dissimuler derrière les arbres et la haie de bambous qui longeaient l’allée, espérant nous dérober aux inévitables politesses qui accompagnaient ce genre de visites.

Hélas, notre mère, peu dupe, ne manqua pas de nous hêler et, comme à l’accoutumée, nous dûmes nous présenter civilement.

Tante Blanche, gentille, tendit alors à mon frère Jean un petit paquet en lui annonçant qu’il s’agissait de bonbons.

Et c’est là, horresco referens, que cet iconoclaste refusa ce présent en arguant de ce que ces bonbons étaient enveloppés dans du papier journal!

Au fait, il n’avait pas tellement tort mais la suite fut...tumultueuse.

Il faut dire que la rumeur courait selon laquelle la tante Blanche aurait été “assez près de ses sous”.

Mes derniers souvenirs sont, un peu plus tard, ceux d’une visite à Tante Blanche et Oncle Alfred au cours de laquelle nous rencontrâmes une jeune femme qui vivait chez eux (ou auprès d’eux?) et qui était revêtue d’un uniforme bleu foncé, sanglée à la taille d’un ceinturon avec pantalon genre officier, leggings et chaussures noires.

Au revers de sa tunique étaient brodés deux cors de chasse en fil doré.

On nous la présentait en sa qualité de “Capitaine de louvèterie”.

J’ai toujours plus ou moins ignoré quel était le lien qu’entretenait cette dame dont, pour l’époque, le maintien décidé et la tenue étaient saisissants avec la Tante Blanche et Oncle Alfred qui n’avaient pas eu d’enfants.

Mais le contraste entre ces personnages était tel qu’il m’est demeuré inoubliable - d’autant plus que les loups ne me paraissaient pas avoir envahi les collines de Montaignet ni la montagne Sainte Victoire.

Mystère des adultes!

## V TANTE PAULINE MONTEL

Plus familière m'était la Tante Pauline MONTEL.

Tout d'abord, elle était née ABRAM et, de ce fait, elle se trouvait alliée à ma grand-mère à travers le beau-frère de cette dernière, Benjamin ABRAM.

Puis, comme elle n'avait pas eu d'enfants, elle s'était intéressée à ses neveux, Georges et Raoul ABRAM (celui-ci mort en 1915 à la guerre) et surtout à leur soeur, Simone ABRAM-SILVE avec laquelle ma mère avait toujours conservé un lien très étroit.

Pour ma part, je n'ai jamais connu Tante Pauline autrement que sous les traits d'une très vieille dame contemporaine de ma grand-mère et je ne puis livrer à son endroit que des impressions enfantines.

Donc Tante Pauline, veuve depuis longtemps, habitait au deuxième étage d'un bel immeuble typique du 18ème siècle aixois dont elle était propriétaire, rue du 4 Septembre à l'angle de la place des Quatre Dauphins.

Lorsqu'on sonnait à la porte cochère, on était accueilli par Angèle, vieille domestique de l'ancien temps, gentille, fidèle et dévouée.

Inévitablement, celle-ci était accompagnée de Tango, vieux, vieux chien obèse qui se traînait lourdement dans l'escalier et qui ne paraissait plus avoir la force de manifester quelque humeur que ce soit.

Nous montions donc, ma mère, moi, mes frères, empreints d'une réelle appréhension pour rendre une visite à laquelle notre adhésion avait été plus ou moins contrainte.

Cette appréhension provenait de ce que la pauvre Tante Pauline était affectée de graves rhumatismes lui ayant déformé les mains de manière spectaculaire, ce qui nous faisait redouter de l'approcher de près pour lui serrer le bout des doigts.

De plus, la conversation qui s'engageait portait sur des sujets dénués, pour nous du moindre intérêt, puis se fixait sur le traitement suivi par Tante Pauline auprès d'un homéopathe localement apprécié pour ses "miracles" mais dont la thaumaturgie appliquée à sa patiente nous laissait perplexes pour ne pas dire sceptiques.

A cela, il convient d'ajouter que la Tante Pauline réputée fortunée, ne manifestait ni beaucoup d'intérêt ni de grands élans de générosité à notre égard.

Dans les grandes "occasions", elle nous gratifiait, en effet, d'une belle pièce de 5 Francs (anciens) et nous devions, bien sûr, au reçu de ce don, nous répandre en insincères remerciements exprimés, cependant avec la plus grande conviction apparente.

L'été le programme était différent.

La Tante Pauline se transférant pour la belle saison à "la campagne" de la Torse, la coutume voulait que ma grand-mère mes frères et moi, allions lui rendre visite sur place (mon père s'en dispensait grâce à son travail).

A cet effet, ma mère commandait le fiacre découvert du vieux cocher Jaubert qui venait nous chercher Cours d'Orbitelle pour nous conduire à la Torse.

Comme il nous était interdit de trop nous éloigner du regard maternel, il nous restait à courir dans les allées bordés de buis taillés à hauteur de nos têtes et à grimacer face aux boules-miroirs qui les jalonnaient ça et là.

Cette activité qui ménageait le champ de luzerne tout proche et qui nous était interdit, nous paraissait dérisoire par rapport à celle dont nous étions coutumiers dans notre propre jardin et suscitait rapidement un ennui qui nous faisait lorgner le chemin d'accès à la propriété d'où devait revenir nous chercher le brave Jaubert dont l'apparition enfin nous comblerait d'aise.

Restait alors à tenter d'obtenir le droit de monter "à côté du cocher" car cette place était enviée mais je ne me souviens pas d'être parvenu à vaincre, à cet égard, l'intransigeance du refus maternel.

Mon dernier souvenir concernant Tante Pauline s'inscrit dans un triste contexte puisqu'il évoque son enterrement.

Notre âge, mes frères et moi, nous en ayant tenu écartés, il m'en reste cependant une image. C'est celle de ma grand-mère dont l'âge - en sens inverse - l'en avait également écartée et qui voyant, depuis la fenêtre ouverte de sa chambre, le convoi descendant la rue du 4 Septembre pour s'engager Boulevard du Roi René, s'était mise à crier : "Adieu Pauline!..." avec de grands gestes du bras.

## VI RABBIN WEILL

Je ne saurai passer sous silence ce personnage, pilier de la communauté comtadine d'Aix , qu'il avait dans sa jeunesse connue florissante lorsqu'il fut "embauché" avant la guerre de 1914-18 par son Président, alors Mardochee Crémieu et qu'il assista jusqu'à sa mort survenue vers la fin des années 30 ; je veux parler ici du rabbin Weill.

Tout au cours de mon enfance, ce vieil alsacien, entièrement intégré aux rites et aux chants comtadins, fut pour moi "l'officiant" et, en quelque sorte, le mandataire spécialisé des grands-Ancêtres.

Comment, en outre, pourrai-je oublier que, lorsque j'atteignis l'âge de 13 ans et après qu'il m'eut enseigné la lecture de l'hébreu (avec points, bien entendu...), c'est le Rabbin Weill qui m'apprit à psalmodier ma parasha et qui présida à ma Bar-Mitzva.

En tout honnêteté, je dois dire que, petit de taille, coiffé d'un chapeau melon surmontant un visage à barbe grise et vêtu d'un costume noir, le tout d'une netteté douteuse, il ne donnait pas une image très prestigieuse.

Un peu plus, peut-être aux offices pour lesquels il revêtait sa robe et se coiffait d'une toque - mais pas tellement...

Quoiqu'il en soit, en dépit de son âge bien avancé, il ne manquait jamais un office, psalmodiant, récitant et chantant de bout en bout, même durant la journée de Kippour et parvenant encore à sonner du choffar.

Il est vrai qu'il était solidement assisté dans ses prestations religieuses par son fils, Alfred, installé à Aix avec sa famille et qui aurait été pleinement en mesure, s'il l'avait fallu, de conduire personnellement les offices.

Mais, néanmoins, sa résistance fit l'admiration du petit groupe communautaire encore susceptible de l'apprécier.

L'évocation du Rabbin Weill (irrespectueusement appelé "le Père Weill" par ma mère et ma grand-mère dans l'intimité et même un peu au delà) entraîne immédiatement celle du "Bon-Milhaud-Du-Temple" qui en était le gardien depuis le début du siècle et qui, en cela, constituait le deuxième pilier de ce qui avait été et était encore - mais si réduite - la communauté comtadine d'Aix.

Bien sûr, personne ne l'avait jamais désigné sous la qualification de "Shamass" cette dénomination paraissant totalement ignorée des méridionaux.

Il était donc le "Bon-Milhaud-Du-Temple" ce qui, du reste, lui correspondait à merveille car j'ai rarement connu un homme aussi gentil, attentif aux autres et aussi complaisant que lui.

J'ai été heureux, à cet égard, de constater que dans son ouvrage "L'an prochain à Carpentras", mon ami Robert Milhaud, édile aixois apprécié, ait à la lumière d'une expérience plus proche que la mienne, exprimé le même sentiment que moi.

Cela ne signifie nullement, certes, que j'aie pu ne pas estimer à sa juste valeur le successeur du "Bon-Milhaud" lorsqu'il prit sa retraite car j'ai partagé aussitôt une grande sympathie avec le couple Simsolo, sépharades de Turquie comme mon père.

Mais à l'époque, mon enfance était révolue et cela entre dans le cadre d'une autre histoire...

Max AMADO